

↳ Éduquer pour l'ère planétaire

→ L'exposé

Edgar Morin ¹

Je suis ému de me trouver dans ce Lyon où j'ai été étudiant et résistant ; les souvenirs se lèvent en foule, mais je vais les refouler. Je voulais vous dire aussi mon contentement d'être accueilli par Economie et Humanisme, avec qui j'ai une communauté de préoccupations. Aussi, bien que lointain et étranger, je me sens chez moi ici.

« Éduquer pour l'ère planétaire », cela pose une première question : qu'est-ce que l'ère planétaire ? Comment en avoir une connaissance pertinente ? Nous savons que, dans cette ère planétaire, les humains se trouvent, d'une certaine façon, en interconnexion, en interdépendance, et vivent un destin commun, à la mesure des menaces qui pèsent sur eux.

D'autre part, conscients de l'ensemble des interactions multiples entre les processus économiques, politiques, ethniques, religieux, comment affronter l'incertitude qui nous saisit de plus en plus devant le problème du devenir de l'humanité ? Quelles sont les attitudes éthiques fondamentales à promouvoir ? Il ne faut pas esquiver les problèmes de la connaissance, de l'identité humaine, de la compréhension humaine, de l'incertitude. Ce sont des thèmes que j'ai avancés quand j'ai écrit le texte, demandé en 1999 par l'UNESCO, Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur (2). Plus que de savoirs, il s'agit de sept types de problèmes fondamentaux. Or, ils sont complètement désintégrés ou ignorés dans nos enseignements habituels. Je les reprends ce soir en les organisant sous six rubriques.

Le problème-clé de l'erreur et de l'illusion

Nos enseignements distribuent des connaissances, mais sans jamais poser la question : « qu'est-ce que connaître ? ». La réflexion sur la connaissance est réservée à un petit secteur dans l'univers philosophique, qu'on peut appeler la recherche épistémologique. Or ce problème est propre à tout être humain ; c'est le problème-clé de l'erreur et de l'illusion. K. Marx disait : « Les hommes ne savent pas ce qu'ils sont, ne savent pas ce qu'ils font. » Lui croyait le savoir, mais il ne l'a pas su !

Quand nous regardons le passé, nous constatons un tissu d'erreurs et d'illusions, y compris dans le passé récent : par exemple, la foi dans le communisme, ou dans le libéralisme économique... Des idées qui semblaient certaines, indubitables, sont aujourd'hui contestées. Combien d'erreurs et pas seulement jusqu'à la révolution copernicienne, mais jusqu'à une époque très récente ! Erreurs sur l'univers, sur la vie...

Sommes-nous lucides et délivrés de toutes ces erreurs ? La tendance générale est de croire que nous avons enfin conquis la connaissance certaine et pertinente. Or c'est une méprise. Il nous faut revenir sur notre sentiment d'être débarassés de l'illusion. Toute connaissance est une traduction, en même temps qu'une reconstruction. La moindre perception ne peut pas être considérée comme une photographie de la réalité. Ainsi, dans la perception que j'ai des assistants de ce soir, ma rétine voit en beaucoup plus grand les personnages du premier plan et, en petit, les personnages du fond.

(1) Philosophe, anthropo-sociologue, directeur de recherche émérite au CNRS. Conférence donnée le 19 octobre 2004.

(2) Publié en 1999 par l'UNESCO et paru aux Éditions du Seuil, en 2000.

Or, jamais je n'ai l'impression que les personnages du fond sont des nains et que ceux du premier plan sont des géants ! Pourquoi ? Parce qu'un processus, la constante perceptive, rétablit automatiquement les vraies dimensions, quelles que soient les illusions que donne la distance.

Ce qui montre qu'une perception visuelle est la transformation de stimuli, qui parviennent à des myriades de cellules oculaires et sont métamorphosés en messages codés qui arrivent dans de nombreuses régions du cerveau et sont immédiatement transformés en une perception (3). Ce qui est vrai de la perception l'est encore plus de l'idée, puisque elle-même est une traduction et une reconstruction de ce que nous pensons être le réel.

De fait, il n'y a aucune différence intrinsèque entre la perception et l'hallucination. La seule chose qui nous permette de les distinguer, c'est la discussion avec d'autres. Il y a toutefois des cas d'hallucinations collectives... Ce qui nous permet de distinguer l'authenticité de la perception, ce ne sont pas des facteurs intrinsèques à notre cerveau, ce sont beaucoup plus notre réflexion et notre considération du monde empirique dans lequel nous sommes.

De plus, l'empreinte culturelle, qui commence avec la famille et se poursuit à l'école, imprime des idées reconnues comme évidentes. Certaines s'imposent d'elles-mêmes et d'autres, qui semblent fausses, sont rejetées. C'est la force de la normalisation. Ce phénomène est incontestable, même dans une société ouverte et plurielle comme la nôtre. Dans les sciences elles-mêmes, des idées reconnues comme évidentes mettent beaucoup de temps à être rejetées quand apparaît un phénomène qui les contredit. Par exemple, l'idée que le sida était dû à un virus était impossible. Ce sont quelques biologistes déviants qui ont fini par faire reconnaître la validité de cette idée : une molécule, le prion, pouvait transmettre une maladie. Cela paraissait complètement hérétique vis-à-vis de la conception antérieure de la transmission de la maladie... Nous devons donc, en permanence, rester vigilants quant à la connaissance.

De surcroît, les idées ne sont pas purement et simplement des instruments par lesquels nous connaissons le réel. Quand elles correspondent à des croyances profondes d'une communauté, les idées prennent une force et une énergie incroyables. De même que les dieux secrétés par des communautés, donc par des esprits humains, deviennent des entités terrifiantes, aptes à nous demander des offrandes et les prières les plus obséquieuses, capables de nous dire de mourir ou de tuer en leur nom, de même, les grandes idées, qui ont succédé aux dieux (les idéologies), peuvent être elles-mêmes des forces qui nous demandent de mourir pour elles. On peut mourir ou tuer pour une idée. Les idées sont encore plus têtues que les faits. Donc, ce phénomène de possession par les idées ne doit pas être oublié.

Enfin, il y a le problème de ce qu'on peut appeler les paradigmes – que je définis comme les principes fondamentaux qui gouvernent les conceptions, les théories, les connaissances – et qui sont invisibles. Ainsi, pendant très longtemps, la science a obéi à un paradigme que l'on peut appeler de disjonction et de réduction. C'est-à-dire que, pour connaître, il fallait séparer, réduire la connaissance d'un tout complexe à celle de ses éléments de base.

Par exemple, un paradigme de relation entre l'humain et le naturel affirme : « pour connaître l'humain, il suffit de le considérer comme un être naturel et de réduire tout phénomène humain à un phénomène naturel. » De fait, on trouve des caractéristiques humaines déjà présentes chez des singes, des mammifères. Mais, en réduisant l'humain au naturel, on oublie ce qu'il y a de plus remarquable : les phénomènes de langage et de conscience. Inversement, on va comprendre l'humain en opérant une disjonction totale, en éliminant l'homme biologique, alors que notre corps est biologique, de même le cerveau grâce auquel je parle. Ce dogme de la disjonction a dominé et continue à dominer notre connaissance universitaire. Il faut comprendre qu'il y a une relation indestructible entre l'humain et le naturel : nous sommes issus d'un monde naturel dans lequel nous continuons à être immergés, mais nous en sommes éloignés par l'esprit, par la conscience.

En bref, quand on voit les risques d'erreurs et d'illusions qui règnent sur la connaissance, il faudrait en conclure que, dès les petites classes, on devrait enseigner les difficultés de la connaissance, et, par là même, la connaissance pertinente.

Qu'est-ce qu'une connaissance pertinente ?

C'est une connaissance qui ne se trouve ni dans la quantité d'informations, ni dans la sophistication mathématique, mais dans l'aptitude à mettre en contexte et en relation.

Quand nous faisons une traduction à partir d'une langue étrangère, nous savons que des mots sont polysémiques, qu'ils ont une pluralité de sens possibles. Pour fixer le sens du mot, il faut essayer de concevoir le sens de la phrase. Mais, pour cela, il faut aussi essayer de comprendre le sens du mot. Il faut faire, sans arrêt, un va-et-vient de l'ensemble de la phrase au mot, et même de l'ensemble du texte au mot. Et le texte, lui-même, doit être situé dans son contexte.

Ce qui est vrai pour la parole est vrai de tout : on ne peut rien concevoir de ce qui est vivant et de ce qui est humain hors de son contexte. Nous avons cru, par exemple, que nous pouvions penser l'humain hors de son contexte écologique et qu'il suffisait que l'humanité, dans son développement technique et scientifique, maîtrise la nature, la domine, la contrôle, pour arriver à une plénitude de liberté.

(3) De même, quand nous lisons, l'œil fait de petits bonds tout au long de la phrase, il ne perçoit que des petits blocs de lettres et reconstitue l'ensemble ; c'est pour cela que, parfois, on peut se tromper et ne pas voir des fautes d'orthographe ou des coquilles d'imprimerie.

Or, nous nous rendons compte aujourd'hui que cette conquête de la nature conduit non seulement à la dégradation de cette nature, mais à la dégradation de nos vies. C'est le problème écologique tel qu'il a été révélé depuis les années 1970.

On peut dire que l'enseignement par disciplines fermées sur elles-mêmes atrophie l'aptitude naturelle de l'esprit à contextualiser, et réduit le réel à une seule dimension. Aujourd'hui, la politique tend à se réduire à l'économique, au lieu de l'intégrer. Malheureusement, quand le politique est réduit à l'économique, et que l'économique lui-même se manifeste dans le calcul, le propre de celui-ci est d'ignorer la chair, la passion, l'amour, la souffrance, le malheur, etc.

Nous nous trouvons donc devant le problème d'une connaissance qui sache relier. L'économique, par exemple, est à relier aux autres dimensions de l'expérience humaine, parce qu'il est évident que, dans l'économie, jouent les passions humaines, que, dans la pulsion d'acheter, il y a des facteurs psychologiques, affectifs, voire mythologiques, comme les phénomènes de panique et de rumeur qui entrent dans les mécanismes de la Bourse. Le problème fondamental est de penser qu'il faut mettre tout phénomène en relation avec le global, avec le système dont il fait partie. Il n'y pas, d'un côté, le global qui permettrait d'éliminer le particulier, le singulier, le local, pas plus que le local et le singulier qui ignoreraient le global. Il faut saisir le jeu permanent entre le global et le local. C'est un des problèmes fondamentaux de l'ère planétaire, où le tout surdétermine les parties, alors que les parties elles-mêmes influent sur le tout, comme nous le voyons dans les affaires de l'Afghanistan, de l'Irak, du 11 septembre 2001, etc.

Il nous faut donc, d'abord, un outillage intellectuel capable de relier. C'est ce que j'ai voulu faire dans le travail que j'ai appelé « La Méthode » : un effort pour dégager ces outils intellectuels, comme l'idée de la dialogique, la boucle récursive, les principes de globalité, etc. Le problème est que la connaissance parcellaire et morcelée nous rend incapables de concevoir des problèmes fondamentaux et globaux. Or, tous nos problèmes, y compris nationaux et locaux, relèvent de problèmes fondamentaux et globaux, et donc de la connaissance de l'ère planétaire.

L'identité humaine

Nous en arrivons à ce point central qu'est l'identité humaine. Il est extraordinaire que la connaissance de ce que nous sommes, comme êtres humains, soit, dans nos enseignements, complètement désintégrée. Pourtant, nous sommes des êtres à la fois culturels, psychologiques, biologiques, et nous savons que la réalité biologique, elle-même, est constituée d'interactions physico-chimiques. Il y a donc un problème dans une approche basée sur une disjonction.

Bien entendu, dans notre connaissance, ce qui est humain se distingue de tout ce qui est strictement naturel. Mais nous sommes le fruit d'une évolution vieille de quatre mil-

liards d'années sur la planète Terre, à partir d'unicellulaires, donc à la suite d'une différenciation et d'une complexification formidables. Nous portons, transformées, les premières cellules qui sont apparues sur Terre. La vie, elle-même, est apparue tardivement sur cette petite planète, mais tous ces matériaux fondamentaux sont issus d'une cosmogénèse : les particules qui sont dans nos organismes ont pu être formées dans les premières secondes de l'Univers. Par exemple, les atomes de carbone nécessaires à la vie se sont formés dans un soleil antérieur au nôtre, qui a explosé et disparu. Bref, nous sommes entièrement immergés dans une histoire cosmique que nous portons en nous, mais nous sommes aussi porteurs d'une autre histoire : l'histoire propre de l'humanité.

Le problème de notre humanité est à poser dans le fait que l'humain n'est ni l'individu seul, ni la société seule, ni l'espèce biologique seule, appelée Homo sapiens.

L'humain se définit de façon trinitaire. Il y a **trois entités** qui, comme dans la Trinité chrétienne, sont absolument **interdépendantes** et se génèrent l'une l'autre. Pourquoi ? Parce que l'individu humain est évidemment le produit d'un processus de reproduction biologique, d'une espèce ; mais, pour que cette espèce continue, il faut que deux individus s'accouplent (du moins jusqu'à présent, parce qu'il y a maintenant des procédés sophistiqués). D'autre part, une société est le produit des interactions entre les individus. Mais, une fois que la société existe, elle produit ses propres réalités, ce qu'on peut appeler ses émergences, qui agissent sur les individus par la culture, le langage... Autrement dit, nous produisons la société, mais la société elle-même nous produit en tant qu'individus accomplis. L'espèce nous a produits, mais, nous, nous produisons l'espèce. Et ces trois réalités sont inséparables ; concevoir ce type d'inséparabilité est un problème de complexité. Sinon je dis que l'humain, c'est 30 % de biologique, 30 % d'individu, et 30 % de social. Cela n'a pas de sens. C'est le lien entre les trois qui est extrêmement important.

Pourquoi ai-je évoqué la cosmogénèse, processus où s'inscrit l'anthropogénèse ? Parce que, pour comprendre l'être humain, il faut associer deux cultures totalement séparées : la **culture scientifique** et celle qu'on appelle **humaniste**, artistique, littéraire, philosophique. Pour comprendre l'être humain, il faut puiser dans la cosmologie, dans les sciences de la terre, dans la biologie, dans l'histoire de l'évolution, dans la préhistoire, avec tout le processus de l'homínisation. Or, actuellement, dans l'éducation, il n'est pas possible d'appréhender l'ensemble de ces données. De plus, les sciences humaines sont extrêmement morcelées. Il y a des conflits de prééminence et de très mauvaises communications entre l'histoire, la sociologie, la psychologie, l'économie, la connaissance des religions. Or, tout destin humain est à la fois psychologique, social, historique, etc.

Il nous faut donc reconstituer l'**identité humaine** qui finalement **est une et multiple**. Ce qui est un grand paradoxe de l'humanité. Les êtres humains ont une origine commune, ils ont des traits fondamentalement identiques,

que ce soit génétiquement, anatomiquement, ou cérébralement. Cela dit, nous savons très bien qu'il y a de très grandes diversités entre individus et d'extrêmes variétés entre les cultures. À partir d'un tronc commun de l'humanité, qui est peut-être apparue en Afrique, il y a eu une première époque planétaire – celle de la diaspora de l'humanité sur tous les continents – où les cultures se sont différenciées, où les hommes se sont particularisés, comme les mythes, les musiques... Et la compréhension est devenue très difficile entre ces groupes. Mais, quand on observe ces langages, on perçoit la même structure à travers cette diversité, une articulation semblable dans toutes les langues, quelles qu'elles soient. Il y a de la musique dans toutes les sociétés ; mais la musique ne se connaît que par les musiques ; de même que le langage ne se connaît que par les langages. Le mythe ne se connaît qu'à travers les mythes. Autrement dit : tout ce qui est un est en même temps divers ; on ne peut pas dissocier la connaissance de l'un de la connaissance du divers.

Le plus souvent, ou bien on privilégie **l'unité**, et on pense que les différences sont tout à fait secondaires, ou bien on privilégie **les différences**, et on pense que l'unité elle-même est seulement formelle, arbitraire. Ce type de querelle a commencé au XVIII^e siècle, avec Voltaire disant : « les Chinois sont comme nous ; ils ont les mêmes passions, les mêmes amours, les mêmes ambitions... », et le philosophe allemand Herder affirmant : « il y a impossibilité, une hétérogénéité de culture à culture ; d'une culture à l'autre, il y a un saut, deux mondes différents ». L'un et l'autre avaient raison, l'un insistant sur la diversité et l'autre sur l'unité. Le grand problème mental est de pouvoir lier l'un à l'autre, c'est-à-dire concevoir l'unité du multiple et le multiple de l'un.

Pour connaître l'humain, ce ne sont pas seulement les sciences humaines qu'il faut lier les unes aux autres ; il faut aussi ouvrir ce trésor que constituent **la littérature** et la poésie. Pourquoi ? Parce que les sciences humaines sont nécessairement abstraites, alors que le roman montre des individus en tant que sujets, avec leur subjectivité, leurs émotions, leurs passions, leurs relations à autrui, leur complexité mentale, leurs rapports au monde. Et ce, de Dostoïevski à Proust.

La complexité humaine, qui est distincte, désintégrée lorsqu'elle est appréhendée d'un point de vue scientifique, apparaît unifiée dans la littérature. Quand nous sommes au cinéma ou au théâtre, ou que nous lisons un roman, pourquoi comprenons-nous que le gangster, le parrain incarné par Marlon Brando ou Al Pacino, n'est pas seulement un criminel, mais aussi un père, un frère, qui a ses passions..., alors que, dès que nous sortons du cinéma, nous ne voyons que le gangster, le salaud ? C'est que la participation subjective, que suscite le film ou le roman, nous permet de saisir la complexité de l'autre.

La poésie joue un rôle fondamental comme initiation à la qualité poétique de la vie. Alors qu'on a défini l'humain comme *homo sapiens*, *homo faber*, *homo oeconomicus* – c'est-à-dire uniquement par rapport à la raison –

l'homme est *sapiens-demens*. La folie et le délire ne sont pas une maladie mais un élément de la relation, parce que la raison pure n'existe jamais chez l'humain. C'est ce qu'ont montré les travaux d'Antonio Damasio et de Jean-Didier Vincent : il n'y a pas de raison pure ; des centres émotionnels sont toujours mobilisés. À partir de l'émotion, il peut certes y avoir un glissement. Le problème humain concerne sa dialogique, c'est-à-dire sa relation complémentaire et antagoniste entre rationalité et démente : différentes formes de démences, dont celle que les Grecs appelaient *ubris*, la démesure. L'homme n'est pas seulement *faber*, fabricant d'outils ; c'est aussi un être tout à fait unique. Il n'est pas seulement guidé par l'intérêt économique, selon la conception qui a triomphé à partir du XVIII^e siècle. Il est aussi guidé par des pulsions ludiques, qui peuvent l'amener à jouer et à gaspiller.

Autrement dit : l'être humain n'est pas seulement *prosaïque* ; il est aussi *poétique*. Il vit dans l'émotion, la passion, la communion, l'amour... Hölderlin disait (c'était un peu prématuré) : « l'homme habite *prosaïquement-poétiquement* la Terre ». C'est cela qui est extrêmement important pour concevoir l'humain.

La compréhension humaine

La compréhension humaine ne consiste pas seulement à mettre ensemble tous les éléments de connaissance pour essayer de les articuler, ou de les synthétiser. Dans les relations humaines, la compréhension nécessite une sympathie, **une empathie** qui nous permet de ressentir ce que ressent celui qui est heureux, qui pleure, qui est malheureux, etc. Il est évident que comprendre quelqu'un qui pleure, ce n'est pas lui dire : « Excusez-moi, puis-je prélever quelques gouttes de vos larmes pour les examiner au microscope et voir leur degré de salinité pour comprendre ? » C'est comprendre que pleurer exprime un chagrin que nous avons nous-mêmes ressenti. C'est grâce à la compréhension humaine que nous pouvons avoir quelques élans pour les misères, les malheurs, les souffrances, qui sont de plus en plus nombreux aujourd'hui sur notre planète, laquelle a besoin de compréhension.

Cette carence de compréhension est surprenante. Bien entendu, il est très difficile de comprendre des êtres qui ont des rites et des croyances différents des nôtres. Mais, dans notre propre société, au sein d'une même famille, d'une même profession, **il y a des incompréhensions**. Pourquoi ? Parce que nous sommes nous-mêmes prisonniers d'un processus d'auto-justification qui nous amène à rejeter la faute sur autrui. Nous avons cette tendance, que les Anglais appellent la *self destruction*, qui consiste à se mentir à soi-même, à s'avantager soi-même psychologiquement et à toujours considérer l'autre comme étant dans son tort. Nos colères, nos indignations réduisent la compréhension.

On se retrouve de nouveau devant ce problème de complexité. Hegel disait : « Si j'appelle criminel quelqu'un qui a fait un crime dans sa vie, j'élimine tous les autres traits de son existence pour ne considérer que ce trait. » Je réduis donc toute sa personnalité à la criminalité.

Cette remarque est d'une portée très profonde, très générale. Quoi qu'on pense de Cesare Battisti aujourd'hui – qui a pu commettre des crimes de sang –, il n'y a pas à réduire cette personnalité à ces actes.

Quand nous sommes dans la salle de cinéma, nous ne sommes plus dans l'indifférence, parce que nous sommes dans la participation affective. Et le vagabond qu'est Charlot, nous l'aimons, alors que le vagabond dans la rue, nous le dédaignons. Il y a là quelque chose de très important. Le monde **est ravagé par l'incompréhension** : on ne comprend pas les motivations d'autrui, ses sentiments. Et, je le répète, c'est une chose qui vaut aussi bien dans les rapports inter-individuels qu'à l'échelle planétaire : les manichéismes tendent à se développer à travers des cercles vicieux, où le manichéisme de l'un favorise celui de l'autre. On en arrive ainsi à s'aveugler totalement, ce qui est une des choses qui conduisent la planète à la catastrophe.

Affronter l'incertitude

Nous devons savoir que le déterminisme mécanique, qui semblait être la vérité profonde de l'univers, est abandonné par les physiciens : la science physique négocie avec l'incertitude de façon de plus en plus raffinée. Non seulement nous sommes dans une grande incertitude sur la naissance de l'univers – ce que certains appellent le big-bang – mais nous sommes dans une grande incertitude sur ce que va être son avenir. Va-t-il vers l'extinction ? De plus, nous savons que l'histoire de la vie n'est pas celle d'une auto-production apparemment logique, selon un développement continu. Il y a eu des catastrophes sans nombre – à commencer par celle qui a produit l'extinction des dinosaures, ou bien celles du Permien, dont on connaît un peu, aujourd'hui, les destructions – qui ont touché un très grand nombre d'espèces.

Ceux qui pensaient que l'histoire humaine était rationnelle avaient totalement oublié l'effondrement des empires de l'Antiquité, les cataclysmes comme ceux provoqués par la conquête du Mexique ou celle du Pérou par les Conquistadors espagnols, les destructions d'empires, comme l'empire ottoman, austro-hongrois, soviétique, les phénomènes inattendus, comme la Première Guerre mondiale, venue d'une réaction en chaîne à partir d'un attentat à Sarajevo, ou bien la brusque implosion de l'Union soviétique, la guerre de Yougoslavie...

On fait toujours comme si on était sur un socle solide alors que nul ne peut prédire désormais ce que sera le lendemain. Dans ce contexte, ce qu'on peut appeler

« **l'écologie de l'action** » est très important. Elle nous indique qu'une action, dès qu'elle commence dans un milieu donné, échappe à la volonté de son auteur pour entrer dans un jeu d'interactions et de rétro-actions. Elle peut dévier et revenir en boomerang sur la tête de son auteur ; c'est arrivé très souvent dans l'histoire .

Cette écologie de l'action nous montre qu'il faut être très attentif aux innovations. Peut-on les torpiller si elles prennent telle direction ? Quelles stratégies seront possibles ? Surtout – et c'est une réponse à l'incertitude de la vie et de l'action – il faut savoir que toute définition comporte une dimension de pari ; ce que Pascal disait pour l'existence de son Dieu : « Il faut parier parce qu'on ne peut pas donner une preuve absolue ». Cela vaut, évidemment, pour les valeurs que nous promovons, pour les actions que nous faisons ; pari et stratégie sont une réponse à l'incertitude.

Autrement dit : enseigner l'incertitude, c'est enseigner aussi comment essayer de riposter à l'incertitude et penser que l'inattendu arrive. C'est ce qu'au terme de trois de ses tragédies, Euripide peut dire finalement : « On croit que les choses vont arriver dans un sens prévu ; seulement un dieu malin fait arriver l'imprévu ».

L'ère planétaire

On fait souvent remonter les temps modernes à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. L'ère planétaire commence avec la communication de tous les continents en 1492, et la théorie de Copernic. D'étape en étape, on arrive à la mondialisation actuelle. Avec celle-ci, nous sommes entrés dans une société-monde d'un type nouveau qui est en gestation. Nous percevons une communauté de destin. Toutes les parties du monde sont devenues inter-solidaires. Tous les humains sont confrontés aux mêmes problèmes de vie et de mort. Nous percevons souvent cette communauté de destin à l'ombre de la mort.

Nous ne savons pas ce qui est en train de se passer, mais cela se passe. Ici encore la conscience, comme toujours, est en retard sur les faits et le vécu. Selon toutes probabilités, nous allons vers la catastrophe, mais l'impossible peut arriver. L'expérience montre qu'un système peut se métamorphoser avec une nouvelle organisation. Aujourd'hui cette course à la catastrophe nous donne, dans un contexte désespérant, un espoir de métamorphose. Mais nous ne pouvons pas anticiper ces espoirs de métamorphose.

Les échanges

| Vous avez dit qu'il ne fallait identifier un homme ni avec ses idées et son idéologie, ni même avec ses actes. Comment éduquer à une telle compréhension ? (1)

C'est l'expérience de la vie qui l'apprend. Et Edgar Morin évoque assez longuement son engagement de pacifiste dans la résistance, puis celui de communiste qui quitte un parti qui dérive de son idéal. Il exprime sa « compréhension » pour ceux qui ont dérivé : pacifistes ralliés au nazisme, communistes solidaires des crimes staliniens. Il plaide pour une compréhension de la tragédie humaine. « Les hommes sont des marionnettes agitées ». La compréhension n'est pas l'apitoiement. Elle essaie de comprendre ce qui arrive aux humains quand ils sont emportés par des déterminismes culturels, des influences familiales, des problèmes pulsionnels, des dérives historiques. Il faut essayer de comprendre pour, au minimum, ne pas haïr.

| Peut-on éduquer sans s'éduquer ?

Non ! Pour mieux éduquer, il faut mieux s'éduquer soi-même. Mais la culture psychique n'est pas enseignée à la différence de la culture physique. La culture psychique apprend à ne pas se mentir à soi-même, à ne pas éliminer de la mémoire ce qui est désagréable, à procéder à l'auto-examen (le « connais-toi toi-même » socratique) et à l'autocritique. Il faut tenir son journal pour se découvrir comme sujet individuel et apprendre à dire « je » en s'affirmant, donc en excluant. Mais le besoin d'autrui est également nécessaire, ce qui est vrai pour l'enfant comme pour l'adulte. Les philosophes débattent de savoir qui est premier, l'autre ou soi, mais en réalité les deux sont nécessaires. Je et l'autre sont ensemble, "inséparés".

| Que pensez-vous des méthodes pédagogiques pour apprendre à se situer dans la complexité ?

Avant la méthode, il y a la réforme. Or pour réformer, il faut être innovant donc déviant. Humboldt dans l'Allemagne du début du XIXe siècle a créé une Université nouvelle en rupture avec l'Université du Moyen Age. Ce modèle s'est étendu ensuite dans le monde. La France a opéré la même rupture, mais avec une autre formule, celle des Grandes Écoles. La méthode Freinet était aussi une éducation à la complexité, mais elle est bloquée dans un système hégémonique qui dispose d'une légitimité abusive. L'État de Sonora au Mexique expérimente une Université selon les idées d'Edgar Morin. Selon lui, il faudra attendre vingt ans pour savoir si ça marche.

| La BBC a fait un téléfilm qui présente sous un jour sympathique les kamikazes du 11 septembre. Que pensez-vous de cet exercice de compréhension ?

Les médias visent le spectaculaire. Les journalistes devraient contextualiser pour faire comprendre. Il y a une éthique des médias et on ne peut l'imposer aux médias de l'extérieur ; l'éthique vient de la prise de conscience. L'éducation devrait jouer un grand rôle dans le développement de la conscience humaine, mais il faudrait la réformer et nous en sommes très loin. « Plus croît le péril, plus croît la conscience », disait Hölderlin ; plus nous serons conscients des dangers, des périls, des carences de notre système, plus nous pourrions aller dans le sens de la métamorphose nécessaire.

| Comment expliquer le succès du racisme ?

Le racisme est l'affirmation d'une identité exclusive : les autres sont des sous-humains. « Les SS veulent nous retrancher de l'espèce humaine, mais nous ne pouvons pas les en retrancher », disait Robert Antelme dans son camp de concentration. Le racisme est cette tendance à ignorer l'identité commune qui s'exprime à travers la diversité : les caractères somatiques, ethniques et culturels. La montée actuelle du racisme vient surtout des métastases d'un cancer : le conflit israélo-palestinien. L'aggravation du conflit renforce l'identification des juifs à Israël. La belle image d'Israël avec ses sabras et ses colons dans les kibboutzim s'efface. L'injustice historique commise à l'encontre des palestiniens permet à

(1) Tant les questions retenues que les réponses sont très résumées.

beaucoup d'arabes de s'identifier à la cause palestinienne. Ce n'est pas le vieil antisémitisme français qui se réveille. Il a sombré dans la conscience coupable face aux camps de concentration. L'opinion française a été favorable à Israël jusqu'à 1967.

| *Y-a-t-il des outils pour relier les gens entre eux ?*

Le mot de « reliance » désigne la nécessité de mettre un lien entre les êtres. Cela a à voir avec la complexité, c'est-à-dire à ce qui est « tissé ensemble ». On peut se demander si les phénomènes de reliance, qui font que les individus s'associent pour former une société, ne sont pas eux-mêmes les héritiers des cellules qui se sont associées pour former des organismes. La reliance est un phénomène qui peut recouper des réalités physiques avec aussi les solidarités, les amours et les affections des humains.

| *Peut-on éduquer au développement durable ?*

Le développement a un noyau technique et économique qui en est le cœur. Le reste suit. Le développement n'apporte de soi ni la démocratie, ni l'humanisme. Il faudrait penser désormais en termes qualitatifs. Heureusement, il y a l'adjectif durable, sustainable en anglais, c'est-à-dire ce qui peut être soutenu. Face au risque de courir vers la catastrophe, comment donc changer de voie pour aller vers une « politique de l'humanité » ou une « politique de civilisation » ? Cette terminologie est préférable à celle de développement durable. Il faut changer la situation qui est celle de la dépendance, du mépris, de la non-reconnaissance d'autrui. « Chaque conscience a besoin d'être reconnue par une autre conscience », disait Hegel. « Politique de l'humanité » ou « politique de civilisation » va plus loin que « développement durable », car l'accent est mis sur les aspects qualitatifs.

| *La prise de conscience des paradoxes peut-elle aider à gérer les contradictions ?*

Oui, nous devons assumer les paradoxes. C'est Périclès qui disait, dans un de ses discours aux Athéniens : « nous autres, Athéniens, nous savons allier la prudence et la hardiesse ». Il faut allier la prudence et la hardiesse et éviter la couardise et la témérité. « Festina lente », hâte-toi lentement, disaient les Latins. Toute action assume des paradoxes. L'application du principe de précaution suppose que l'on mène des réalisations hardies, par précaution.

| *Les empires sont voués à la disparition, avez-vous dit. Quels signes voyez-vous de la disparition de l'empire américain ?*

On sait par l'histoire que tous les empires disparaissent, et l'empire américain disparaîtra lui-aussi. Mais quand et comment, nous ne le savons pas.

| *Qu'est-ce que la noosphère ?*

C'est un monde de choses issues de nos esprits : mythes, dieux, idées... qui appelle une science de ce monde des choses de l'esprit.

| *Que pensez-vous de la pensée de Teilhard de Chardin ?*

C'est un très grand penseur dont le mérite a été de réfléchir de façon pluridisciplinaire. Mais Teilhard voyait l'histoire s'achever par une happy end avec l'accomplissement du meilleur de l'humain. E. Morin pense plutôt que l'Univers va vers la mort et que notre horizon à tous est la mort. Il a donc une conception plutôt tragique qui diffère en cela de celle de Teilhard. Mais dans la tragédie, la vie demeure particulièrement importante.

| *Vous n'avez pas parlé du pouvoir...*

Tout pouvoir veut affirmer la certitude de sa nécessité. Il tend à refouler le doute critique. L'incertitude a quelque chose de potentiellement irrespectueux pour le pouvoir.